Diptyques, triptyques, polyptyques

Claude Bureau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/448>

DOI : 10.4000/estampe.448

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 65-67

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Claude Bureau, « Diptyques, triptyques, polyptyques », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 257 | 2016, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/448> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.448>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

DIPTYQUES, TRIPTYQUES, POLYPTYQUES

Exposition des membres de La jeune gravure contemporaine, mairie du VI^e arrondissement de Paris, 21 septembre – 6 octobre 2016.

Claude Bureau

Pour obvier à la notable rareté de la commande publique ou privée, les artistes graveurs d'aujourd'hui usent volontiers, pour organiser leurs expositions collectives, et même parfois, leur exposition personnelle, d'un thème. Il sert alors d'aiguillon créatif aux œuvres présentées et d'orientation à leur mise en place. Une réaction due sans doute au mépris et à la pingrerie dont font preuve les princes et les marchands à l'endroit de l'estampe. *Diptyques, triptyques, polyptyques* a été le thème ainsi choisi par les membres de l'association La jeune gravure contemporaine, et leurs invités, lors de son exposition biennale à la mairie du VI^e arrondissement de Paris du 21 septembre au 6 octobre 2016.

La contrainte thématique

Le polyptyque, par les retables qu'on ouvrait en grande pompe aux fêtes carillonnées, a connu des siècles de notoriété dans l'art religieux occidental. Ses thèmes d'inspiration résidaient dans les livres saints. Il suffisait de les ouvrir et d'y puiser afin d'établir en gloire le sujet choisi, dans un appareillage rustique de volets de bois menuisés ou charpentés et mobiles. Dans notre siècle, la feuille de papier imprimée et la chiche place accordée à l'estampe sur les cimaises n'autorisent plus ces machineries spectaculaires.

Dans le polyptyque contemporain, le sujet cède souvent la place à une composition graphique obtenue grâce à de savants agencements de plaques sur la surface du papier. Elle emprunte ainsi parfois aux solutions du pavage périodique du plan, chères à M. C. Escher : répétitions, translations, inversions, réflexions, rotations, etc. les éléments de son vocabulaire et le fil directeur suivi par les commissaires pour la mise en place (on dit aussi maintenant : *scénographie*...) des œuvres. Le polyptyque d'aujourd'hui dit d'autres histoires que naguère, plus personnelles et individuelles, sans devoir se référer à une mythologie communément partagée.

Les forts en thème

Les exposants de La jeune gravure contemporaine ont relevé le défi de ce thème polymorphe et se sont prêtés, avec plus ou moins de bonheur, à cet exercice ordonné en diptyques, triptyques et polyptyques. Sans avoir ici la place de pouvoir citer toutes les propositions, on pourrait retenir cependant quelques-uns des envois les plus saillants.

Tout d'abord, deux triptyques spectaculairement impressionnants, pertinemment accrochés côte à côte, incitaient à une méditation sur la vie guettée et terrassée

Éric Fourmestraux, *Autant en emporte le temps (à Marthe Salle)*, impression numérique, taille-douce et broderie.

par la camarade. Les trois visages d'une vieille femme xylographiée par Jean Lodge, de face et de trois quarts gauche et droite, cousus tous ensemble sur un grand kakémono, semblaient, plus on s'en approchait, fuir vers le néant des détails.

À ce grand âge, répondait le triptyque d'Éric Fourmestraux : celui d'une jeune femme gisante au doux visage sereinement figé dans la mort, Marthe Camille Salle, dont *Autant en emporte le temps* #1, #2 et #3 restituait en impression numérique, taille-douce et broderie la présence poignante. Ce gisant renouait avec la tradition de la représentation des morts, revisitée avec le vocabulaire graphique d'aujourd'hui. Il poursuivait la quête de l'artiste sur la vie, le temps, la filiation et les images qu'elle nous lègue.

En complète rupture, le triptyque de Pascale Simonet, par une série d'abstractions géométriques, glissait verticalement une courbe noire, issue de coordonnées cartésiennes orthogonales, en translations et superpositions, vers un double motif en parallélogrammes rectangulaires bleu nuit qui en dissolvait finalement la continuité analytique.

Tout au contraire, Pascal Hémary, avec un diptyque de grands panneaux signalétiques oxygraphiés, dont les rayures dans un cercle, rabattues diagonalement à partir de l'axe vertical qui les séparait, s'inversaient, clamaient, en rouge, bistre et orangé la brièveté de la vie : *Figure A, 23 ans*, et la chute des empires (étasunien en l'occurrence...) : *Anthony, flag & figure*.

Face à lui, en contraste chromatique, un grand panneau, pavé de blocs xylographiés par Dominique Aliadière, jouait par leurs rotations successives avec les noirs et les blancs, le positif et le négatif, dans une sorte de yin-yang de tailles arborescentes.

Rappelant, d'une certaine manière, les recherches graphiques d'A.-G. Regner, le triptyque polychrome d'Agnès Gauthier-Chartrette : *Historiettes et divertissements*, enroulait d'un même trait filiforme qui s'entremêlait des personnages dansants, quatre ou cinq, dont les copieux cocons alourdis arrêteront leur course tôt ou tard.

Toujours sur une même feuille de papier, le grand triptyque de Véronique Sustrac : *Les Racines du ciel*, par son néanmoins poignant minimalisme, emplissait le vide des cieus, estampé par foulage, de branchages morts dont l'effeuillage décharné troublait la quiétude.

Plus en nuances impressionnistes, le diptyque et le triptyque de Michèle Atman appelaient à la rêverie. Dans *Citadelle oubliée*, le feu du ciel se répandait en ondes spiralées sur une surface plane et bleutée alors que ses *Citadelles oubliées* surgissaient telles des îles abandonnées sur une mer teintée de sang.

Maxime Préaud, dans un diptyque noir et blanc et un triptyque polychrome, retrouvait dans sa mémoire et dans la nôtre, en nature morte, les fameuses pommes sur une table dominées par une inquiétante étagère (*Objets inanimés, avez-vous donc...*)

Muriel Rigal attisait la curiosité avec son triptyque : *What's going on* dont les oursins ou leurs mutations darwiniennes se regroupaient bien noirs et bien piquants. Qui s'y frotte... Mais, pourquoi diable ses trois plaques n'étaient-elles pas imprimées sur la même feuille ?

Enfin, plus discret, le polyptyque d'Anne Paulus, dans une boîte menuisée semblable à celle où l'on conservait jadis, dans la préhistoire de la photographie, les châssis de verre et leur surface sensible, enclosait des variations sur la série newtonienne du nombre 9. Toutefois, on pouvait regretter que sa présentation sous vitrine en interdisait la manipulation.

Et d'autres voies

D'autres exposants, plus rétifs à la contrainte proposée (pourtant toujours créative...), avaient tourné le dos aux forts en thème. Ils poursuivaient là leur propre démarche qui, cependant, sans répondre à l'homogénéité thématique de l'exposition, contribuait à la qualité de sa valeur expressive.

Parmi eux, Claude-Jean Darmon continuait ses variations harmoniques de sa pointe dansante effleurant le cuivre avec *Legato A, B et C*. Juliette Vivier, dans trois petits formats, donnait à voir sous un ciel d'un noir profond ses orographies grises et désertiques en des solitudes quasi météoritiques. Adolphe Cieslarczyk poursuivait sur six estampes, en de transparentes couleurs pastel, de tendres compositions géométriques. Olaf Idalie, grâce au trait fin, délié et continu de son burin faisait apparaître et disparaître, sur une série de quatre petites estampes, les personnages d'un étrange ballet où femmes et hommes invitaient, acceptaient ou refusaient comme sur une épure des anciens temps avec de l'encre bleue et rouge. André Béguin, dont la qualité des travaux et la densité du parcours artistique ne sont plus à démontrer, proposait *La Création du caméléhomme*, estampe où l'humaine engeance se pare des oripeaux de toutes les créatures dont elle s'est rendue maîtresse ou destructrice (et ce n'est pas fini...) sans se soucier du lendemain.

Avec d'autres talents

Comme le transcrivait laconiquement le carton d'invitation à l'exposition, participaient aussi à cette biennale 2016 de La jeune gravure contemporaine les artistes suivants : Baumel, Boisgallays, Cazalis, Gillet, Laurent-Denieuil, Maes, Melique, Moindraut, Pazot, Piza, Rocca, Sochos, Burdeos, Chillón, De Nubes, Dublineau, Dumont, Faure, Follier, Galtier, Gardner, Garraud, Kernaleguen, Rolland, Sialleli, Texier et Uribe dont on ne saurait, à partir de ce carton, restituer ni les accents des lettres de leur nom ni l'intégralité de leur prénom. Une édition 2016, somme toute, thématiquement réussie.